

### Max WEBER, *Les Communautés*

Texte établi en français, traduit de l'allemand et présenté par Catherine Colliot-Thélène et Élisabeth Kauffmann, Paris, Éd. L'Harmattan, 2016, 123 pages

Jérôme Roudier

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24803>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.24803](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24803)

ISSN : 2259-8901

#### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2020

Pagination : 705-707

ISBN : 978-2-8143-0602-8

ISSN : 1633-5961

#### Référence électronique

Jérôme Roudier, « Max WEBER, *Les Communautés* », *Questions de communication* [En ligne], 38 | 2020, mis en ligne le 23 juillet 2021, consulté le 19 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/24803> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.24803>

---

didactiquement, à travers des recherches empiriques. Le travail interdisciplinaire a permis aux participants de mesurer les évidences de chaque discipline et de reconnaître que « la manière dont nous catégorisons dit bien quelque chose de notre discipline » (p. 172).

Le travail collectif pluridisciplinaire, les références partagées dans le but de créer une communauté interdisciplinaire de recherche autour de l'objet récit, les études de cas visant à faire émerger des démarches nouvelles pour l'enseignement/apprentissage de l'histoire ainsi que d'autres disciplines sont les atouts principaux de ce livre. Les articles qui composent l'ouvrage sont le résultat d'un véritable dialogue entre disciplines et non une simple juxtaposition de points de vue autour de la notion de récit. Les participants à ces travaux ont construit un véritable espace de recherche autour des catégories de J.-P. Bronckart et ont élaboré une épistémologie de la didactique partagée encore qu'elle respecte les approches théoriques spécifiques à chaque discipline. Ce parcours à travers différentes disciplines et approches autour du récit s'adresse aussi bien aux didacticiens qu'aux enseignants et formateurs ; l'ouvrage ne demande pas une lecture linéaire, sauf l'introduction qui se révèle fondamentale pour comprendre les notions partagées par le groupe. Les lecteurs pourront privilégier l'une ou l'autre contribution selon leurs intérêts et leur discipline d'étude ou d'enseignement, cependant chaque contribution a son propre intérêt, même si l'on n'est pas concerné par l'approche didactique présentée. Une brève présentation de chaque auteur et de son inscription disciplinaire aurait été appréciée.

**Claudia Farini**

Université de Lorraine, Crem, F-57000 Metz, France  
claudia.farini[at]univ-lorraine.fr

### **Max WEBER, *Les Communautés***

Texte établi en français, traduit de l'allemand et présenté par Catherine Colliot-Thélène et Élisabeth Kauffmann, Paris, Éd. L'Harmattan, 2016, 123 pages

Max Weber est un immense auteur, dont l'œuvre complète n'est toujours pas traduite intégralement en français, ce qui est proprement aberrant. Un programme systématique de traduction et de présentation n'a pas été élaboré, ce qui n'est pas à l'honneur de l'université française. Le travail de Catherine Colliot-Thélène et d'Élisabeth Kauffmann mérite donc d'être signalé et défendu à ce premier titre tout d'abord, d'autant

que cet ouvrage n'est pas le premier sur lequel leur expertise soignée a porté ses fruits.

Autant le souligner immédiatement : l'ouvrage n'est pas d'un abord accessible. Il s'agit de notes écrites et mises en forme par M. Weber pour un autre ouvrage, bien plus vaste, « qu'il se proposait de diriger : un traité d'économie politique, qui visait à offrir une synthèse de ce que nous appelons la science économique et la sociologie » (p. 6). Mais le projet ne put aboutir et les textes de M. Weber restent inégalement achevés. L'avant-propos des auteurs permet de repérer l'ouvrage et ses chapitres dans l'œuvre globale de M. Weber et la préface d'É. Kauffmann en dresse un résumé plus que clair et satisfaisant. Comme elle le remarque avec humour (p. 26-27), le lecteur de M. Weber est, dès l'abord, écrasé par la culture et la science de ce père de la sociologie moderne. Suivre M. Weber consiste effectivement à cheminer derrière une argumentation brillante mais elliptique, qui ne rentre que rarement dans les nombreuses références de tous les champs du savoir de son temps que l'Allemand maîtrisait parfaitement. Les éditrices et traductrices nous aident considérablement en pointant des références utiles le long de leur traduction, sans pour autant chercher l'exhaustivité sur ce point : la lecture de l'ouvrage deviendrait alors totalement impossible.

L'actualité de l'ouvrage, paradoxalement, se trouve renforcée par le débat français et international sur les communautés et le communautarisme. Dans nos sociétés « ouvertes », comment gérer les rapports entre minorités et majorité et entre minorités ? Qu'est-ce qui constitue une communauté, d'ailleurs ? En France, la *vox populi* répondrait assez hâtivement par la religion, l'appartenance à une zone géographique voire une appartenance ethnique, mais le débat philosophique d'importance indiqué dans la postface de C. Colliot-Thélène (p. 270-271) la dépasse largement. M. Weber déploie une description et une argumentation bien plus vaste, montrant que ce phénomène, fort ancien pour ne pas écrire qu'il fut toujours déjà là, doit pour autant être circonscrit avec soin afin de l'isoler et de produire un ou plusieurs concepts opératoires, de l'idéaltype au contre-exemple.

Neuf chapitres composent l'ouvrage, outre la note éditoriale sur le corpus, la préface et la postface déjà citées, l'utile glossaire, la bibliographie et l'index. Certains chapitres sont longuement développés et témoignent d'un état avancé ; d'autres se résument à quelques notes sans liaisons voire à une simple page. « Les relations économiques des communautés en général » (p. 61-88), texte 1, comprend cinq parties

d'environ cinq pages chacune et atteint vingt-huit pages. Il établit l'importance de relations économiques dépassant le stade de la recherche de l'autarcie pour qualifier une communauté économique. Il refuse l'idée d'une évolution linéaire des types d'économie et souligne les situations intermédiaires, les raisons diverses pour lesquelles les hommes pratiquent cette activité et les modalités qu'ils inventent pour la réguler: « Les communautés domestiques » (p. 89-132), en sept parties allant de trois à huit pages, dresse la description de ce type de communautés, dont la définition même consiste dans leur vocation à la recherche tendancielle de l'autarcie. M. Weber discute beaucoup de la dimension économique qui donne un critère majeur de distinction entre les types de communautés mais ne s'y limite pas, loin de là, puisqu'il cherche, par exemple à travers la sexualité dans les parties trois et quatre, ce que chaque type de communauté peut induire dans les comportements humains. Il s'agit d'une caractéristique de cet ouvrage : si l'économie en constitue en quelque sorte le « souci » et l'horizon, M. Weber insiste tout autant sur les aspects humains, sociétaux, politiques. Le foisonnement des points de vue et d'entrée dans la description déconcerte d'ailleurs parfois le lecteur, faute d'une rédaction plus avancée. Composé malheureusement d'une vingtaine de pages seulement, le texte 3 sur « Les communautés ethniques » (p. 133-154), propose d'examiner les notions de « race », « formation des caractéristiques « raciales » », « rapport avec la communauté politique » et « "nation" et "peuple" ». Les communautés ethniques forment un sous-groupe dont la forme de possession a pour caractéristique essentielle de se transmettre de façon héréditaire. Elle se forme davantage dans un ressenti subjectif admis par les membres que dans l'objectivité de ce qui est transmis. Cela conduit mécaniquement à constituer des communautés tournées vers la différence de manière négative, *via* le mépris ou la ségrégation. L'examen de l'entrelacs de subjectivité de relations symboliques, de leurs effets positifs et de leurs rapports aux fonctions économiques se double du passage de la notion d'ethnie à celles de race, peuple et nation, dont les enjeux politiques et économiques à la fois changent d'échelle et finalement de nature. Le texte 4, « La communauté de marché » (p. 155-162) ne comporte que huit pages et se centre sur une description de l'organisation des échanges économiques dont l'état actuel de l'économie au moment où écrit M. Weber forme la finalité. Le texte 5, « Les communautés politiques » (pp. 163-174), douze pages, recherche « ce que sont les groupements politiques, leur "légitimité" » et quels sont les « stades de développement de la sociétisation politique » (p. 168-174). Là encore, M. Weber insiste sur le caractère varié, non déterminé de toute forme d'organisation. Une

communauté politique entend exercer une « domination organisée de ceux qui en sont parties prenantes » (p. 163). Mais aucun territoire n'est donné ni fixé, aucune population n'est forcément liée à lui. M. Weber insiste sur l'aléatoire et le hasardeux de la réalisation factuelle du concept. Dès lors, la « légitimité » devient une notion historique, une construction éminemment complexe dans le rapport entre la force toujours présente et la codification d'un droit. Les « stades de développement de la sociétisation politique » forment une courte recherche visant à établir à quelles conditions une communauté de guerrier peut évoluer pour produire les conditions d'une économie indifférenciée. Le texte 6, de deux pages, esquisse les « Structures tribales arabes » (p. 175-176) qui proposent une altérité contemporaine, au moment où écrit M. Weber, aux sociétés européennes économiques. Le texte 7 examine le « Prestige du pouvoir et sentiment national » (p. 177-202) en vingt-cinq pages qui reprennent « les fondements économiques de l'"impérialisme" » et « la nation ». M. Weber estime que la volonté d'utiliser le pouvoir de manière violente envers les autres communautés varie et n'est pas inhérente à la notion de communauté politique en elle-même. Cette dernière est certes toujours violente, mais les modalités de l'extériorisation de cette violence ne sont en aucun cas et en aucune façon prédéterminées. L'histoire de cette communauté comme la géographie du territoire où elle se fixe lui semblent plus déterminantes si l'on se fie aux exemples utilisés. L'examen précis des relations entre l'économie et les communautés politiques amène M. Weber à estimer qu'il n'y a nulle causalité entre les deux. Le développement économique capitaliste coïncide souvent avec une violence extérieure, mais il n'y a nulle causalité entre ce dernier et l'impérialisme politique : l'établissement de frontières et de douanes peut parfaitement favoriser le commerce intérieur ainsi créé ou l'exportation de surplus. Il souligne de plus, qu'« en règle générale la circulation de marchandises n'a en tout cas nullement balisé les chemins de l'expansion politique » (p. 185). La relation entre les deux instances est donc complexe et mouvante, selon les circonstances objectives et, l'idée de nation en témoigne, la subjectivité de la population. Au terme de son analyse, M. Weber en vient même à penser qu'« il y a une étroite connivence entre le prestige attaché à la culture et le prestige du pouvoir » (p. 202), ce qui ne conduit certes pas à renforcer l'idée que la musique adoucit les mœurs...

Le texte 8, d'une vingtaine de pages également, porte son développement en titre : « "Classes", "groupes statutaires" et "partis" » (p. 203-224). Il s'agit d'une étude sur la manière dont, à l'intérieur d'une communauté, et selon le type de communauté, le pouvoir est réparti. M. Weber, là encore, refuse de statuer sur la

« nature » du pouvoir ou sur l'existence de types de pouvoir antécédents à d'autres. Il constate à nouveau la diversité des situations historiques et culturelles. Ainsi, le pouvoir économique ne bénéficie à ses yeux d'aucun avantage particulier, puisque le pouvoir en général est très souvent recherché pour la distinction sociale qui lui est liée. La classe, selon M. Weber, contrairement au groupe statutaire, n'est pas une communauté. Elle est distinguée par son mode d'activité économique et sa place dans le monde économique. Cela ne lui permet pas d'atteindre une conscience sociale contrairement au groupe statutaire, précisément formé autour de la conscience de sa position sociale, dont l'honorabilité constitue la raison d'être. Les partis, eux, visant le pouvoir, présupposent, comme les deux autres groupes, « une sociétisation qui les englobe » (p. 221) mais ne peuvent être compris que sous l'approche du problème de la domination. Le texte 9, en six pages de notes à peine rédigées, dresse l'« Ordre des guerriers » (p. 225-230) en trois parties successives selon qu'il est charismatique, traditionnel ou féodal. Le texte 10 propose trente pages d'un plan détaillé sur le « Groupement domestique, clan et voisinage » (p. 231-264) qui étourdissent littéralement le lecteur par l'ampleur de leur visée, un très grand nombre d'aspects de la vie du groupement étant l'objet de l'analyse.

Voici bien, pour conclure ce compte rendu, la difficulté essentielle de ce texte : l'incapacité pour le lecteur d'atteindre à la largeur de vue de son auteur. Outre que notre société, y compris et surtout à l'université, encourage davantage les analyses de détails que les synthèses de grande ampleur, la somme de connaissance et l'esprit de synthèse nécessaires à une seule personne pour bien pénétrer le texte de M. Weber laissent rêveur. Aussi, s'il faut applaudir et souscrire sans réserve à l'admirable travail de présentation et de traduction de C. Colliot-Thélène et É. Kauffmann, le lecteur moyen, sur le modèle de celui qui écrit ce rapide compte rendu, risque de se trouver perdu. La faute n'en est donc pas au remarquable travail accompli mais, peut-être, aux modes contemporains d'organisation et de production du savoir. De toute évidence, face à un texte pareil et à un auteur d'une telle ampleur et d'une telle importance, il faudrait organiser un colloque avec des spécialistes de disciplines et d'exemples employés par M. Weber pour mesurer son exactitude, qui est surtout celle de son temps, et ainsi se donner la possibilité de comprendre sa démarche à nouveaux frais. Comment penser, par exemple, les deux pages du chapitre sur les structures tribales arabes ? Quelle est la part des préjugés de l'époque et des premières analyses quasi ethnographiques ? Qu'en est-il aujourd'hui, pour un bon connaisseur, de ce que désigne M. Weber ? Comment

nuancer son propos, comment analyser l'évolution des sociétés désignées depuis cette époque et le maintien ou non de certaines de leurs particularités, si elles ont bien été identifiées ? Aujourd'hui, l'activité de lecture individuelle d'une telle œuvre ne peut se passer d'un travail collectif de savants pour l'encadrer. Espérons que l'on en donnera les moyens aux auteurs de ce bel ouvrage si elles acceptaient de le mener.

**Jérôme Roudier**

*Université catholique de Lille, MCC, F-59000 Lille, France  
jerome.roudier[at]univ-catholille.fr*